

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Petites histoires et « petites gens » pour grande radio Ordinary stories of ordinary people for professional radio Pequeñas historias y "gente pequeña" para la gran radio

Monica Glineur

Numéro 6 (46), automne 1981

Médias communautaires ou médias libres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034970ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034970ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Glineur, M. (1981). Petites histoires et « petites gens » pour grande radio.
International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire, (6), 95–98. <https://doi.org/10.7202/1034970ar>

Résumé de l'article

L'auteur travaille à la Radio belge (R.T.B.) dans le cadre d'une émission visant à raconter l'histoire de la Belgique à travers des témoignages populaires. Elle fait part de son expérience de travail, de ses difficiles rapports avec les historiens qui prétendent détenir l'interprétation finale des séquences de vie dont témoignent les acteurs, de la fonction des prémontages des entrevues et de leur inévitable effet de censure...

Petites histoires et « petites gens » pour grande radio

M. Glineur

— Allo, Madame Glouski ?

Bonjour, ici Monica' Glineur, de la RTB-Namur¹. Je vous téléphone par l'intermédiaire d'un ami commun, Sammy S. Voici de quoi il s'agit : je travaille pour une émission de radio qui s'efforce de raconter l'« histoire » à travers les souvenirs de ceux qui la vivent, qui l'ont vécue. Est-ce que ça vous intéresserait de participer à une émission sur la vie quotidienne de la communauté juive, votre exil, votre arrivée en Belgique..... ?

Madame Glouski ne cède pas facilement à la tentation des média : a-t-elle vraiment quelque chose d'intéressant à raconter ? Elle ne veut pas prendre la place de quelqu'un d'autre... N'y a-t-il personne de mieux placé qu'elle pour parler des Juifs ?

Elle s'enquiert quand même : « est-ce-que vous trouvez que j'ai une voix photogénique ? » Elle a une voix ravissante, rauque et chantante, qui mêle l'accent russe et les intonations Yiddish. Je lui dis.

On convient d'un rendez-vous, pour préparer l'entretien.

J'arrive le samedi suivant, dans un centre pour la jeunesse juive. Portes blindées. Sonnette. Je tombe au sein d'une réunion entre Madame Glouski et ses jeunes « moniteurs ». Voici très longtemps — elle est arrivée en Belgique à la fin des années trente — qu'elle s'occupe des loisirs et de colonies de vacances pour les enfants juifs. Ceux-là qui ont aujourd'hui, 16, 17, 18 ans, vont maintenant s'occuper des petits. Madame Glouski connaît

certains depuis leur enfance. Elle leur a appris en jouant, en chantant, en faisant la cuisine, par ses remontrances et son exemple, la culture, l'éthique et les traditions juives. Ils l'appellent « *Lereke* » : celle qui enseigne.

Puisque je suis là, et avant qu'elle ne raconte sa propre histoire, Lereke demande à chacun d'eux d'expliquer d'où ils viennent : « Je m'appelle Chantal B. Mon père était tailleur. Il vient de Pologne. Ma mère vient de Roumanie. À Lucerne, ils se sont rencontrés... »

Tour de table.

Bien sûr, l'interview de Lereke allait être une réussite. Tout naturellement, elle avait eu l'intuition de cette émission. Son goût à transmettre le passé, de façon vivante et personnelle de lier présent et passé, en faisait la personne toute désignée pour ce genre d'interview.

*Lereke est habitée par ce don de conteuse. « Celle qui enseigne », c'est aussi celle qui sait raconter des histoires. Quand la radio vient relayer cette tradition orale, l'émission n'est pas un « flop », elle prend tout son sens, elle est le meilleur de ce qu'elle peut être.

Mais, de par sa personnalité, son érudition, c'est facile de travailler avec Lereke.

Ce n'est pas toujours le cas. Ainsi je me rappelle l'expérience faite avec Mariette qui n'avait pas terminé ses études primaires, avait travaillé en usine, puis était devenue serveuse de café. L'interroger sur elle, l'interroger sur son travail, « pour la radio »,

ça lui échappe : les horaires, la fatigue ou le plaisir, les lieux du travail, les gestes du travail, c'est l'évidence. Et l'évidence, ça ne se raconte pas. Je ne voudrais pas que cela soit entendu comme un jugement péjoratif sur Mariette : par la façon dont elle mène son boulot (oserais-je avouer que je suis une vieille habituée du bistrot où elle sert ?), ni son intelligence ni son humour ne sont plus à démontrer. Ce serait plutôt qu'elle, comme d'autres, ne perçoit pas l'intérêt, pour la radio, de ces questions. Faites raconter à une ménagère qu'elle pèle les patates...

Parler de mon travail.

D'abord parler du plaisir de la radio. Je trouve que la radio est un média très sensuel. Parce qu'on y a un rapport très direct avec son produit. Vous enregistrez quelque chose, vous pouvez le réécouter immédiatement, tel qu'il pourrait être utilisé. Vous faites une coupe, une collure. Le résultat est immédiatement tangible, les manipulations de machines plus directes et plus concrètes qu'avec n'importe quel autre média (comme le cinéma). À la limite, une même personne pourrait se charger d'un maximum de fonctions : conceptionnelles, créatives et techniques. C'est d'ailleurs comme ça que fonctionnent la plupart des radios libres, que ce soit par choix d'éviter — éviter la division du travail — ou par manque de moyens.

Sensuelle, la radio l'est encore par son aspect particulièrement limitatif.

Parce qu'elle isole la voix, le discours, le son, au déprofit de tous les autres aspects du monde, elle amène avec eux un rapport étonnamment privilégié. « Le grain de la voix ». La présence d'une voix.

Voici près d'un an que je travaille pour l'émission « La Vie Quotidienne ». Créée pour le 15^e anniversaire de la Belgique, l'émission entendait raconter notre histoire (du moins celle de la partie francophone du pays) en faisant appel au souvenir humain. S'il peut rapporter ce que disait son grand-père, un vieil homme peut aujourd'hui remonter jusqu'en 1830, et même au-delà. Entreprise de mémoire collective, donc, et le terme est à la mode. Entreprise ethnographique (quand elle exhume des modes de vie de notre société disparus ou en train de disparaître), cette mémoire vivante, il est intéressant de la divulguer sur les ondes plutôt que de la cloîtrer dans des archives pour universitaires.

Enfin, (allons-y pour les éloges, les critiques suivront après), « La Vie Quotidienne » développe

une conception plutôt chouette de l'histoire (pardon, je ne trouve pas d'autre mot) : c'est de l'histoire vécue qu'il s'agit ici, celle des réalités concrètes avant d'être celle des concepts, celle qui parle de ces pratiques qu'on a longtemps jugées « insignifiantes » dans tous leurs détails (se vêtir, manger, parler, habiter, travailler, apprendre, se déplacer, faire la fête, ...)

D'accord, ce n'est pas aux responsables de la « La Vie Quotidienne » que revient la paternité de cette conception de l'histoire. Elle revient aux intellectuels qui, dans les années soixante, ont mis en cause une vision de l'histoire qui n'avait jamais rien été d'autre que celle des traités, des grands hommes, des batailles, des régimes et des courants d'idées. Elle tient encore à ce qu'une discipline soeur de la sienne, l'ethnologie, ait déteint sur elle. Mais pour une fois que la radio laisse un espace pour que s'y expriment des gens qui ne sont pas « habilités » à parler au nom de tous les autres, ne minimisons pas le mérite.

Bon, mais si le principe paraît relativement simple, son application ne l'est pas toujours. J'ai déjà touché un mot de ma difficulté à faire parler Mariette.

J'ai remarqué, souvent, que les gens de la petite bourgeoisie — assez aisée — ou ceux des professions libérales se prêtaient plus volontiers au jeu³. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais il me semble que pour communiquer une expérience, à travers un rapport quand même assez aride qui est celui qui unit l'intervieweur et l'interviewé, il faut être un tantinet cabotin, et avoir à l'égard du récit, de la fiction, voire du roman, une certaine familiarité.

Souvent, ceux qui font partie de la classe ouvrière ne disposent pas de ce type de langage qui véhiculerait la transcription orale-romancée, illustrée au moyen d'anecdotes « significantes » — de leurs expériences quotidiennes — leur expérience de travail notamment. Ce n'est pas automatique, mais pour ce faire, ils utiliseront plus volontiers un langage technique, ou un langage syndical.

Or, pour dépasser cela, il faudrait soit se donner le temps de revenir chez une même personne (et c'est rarement possible dans une radio officielle : il y a une émission par semaine, et il faut que « ça roule ». Travailler dans ces conditions provoque des calculs un peu sordides, mais présente aussi ses côtés stimulants) ou encore il faut être journaliste

particulièrement doué pour ce type d'entretien, avoir l'intuition de questions non-conventionnelles qui déclencheront le désir, le plaisir de parler.

Je me dis, tout en lisant d'anciennes interviews réalisées par Duras pour l'ex- « France-Observateur », qu'elle aurait fait merveille dans une pareille émission.

L'émission « La Vie Quotidienne » a connu deux formules. L'année dernière, elle se déroulait en direct, mettant en présence deux générations différentes d'un même métier : ainsi, nous avons reçu des agriculteurs, des facteurs, des cuisiniers, des ménagères, des coiffeurs, des journalistes, des mineurs, des syndicalistes,... L'entretien était mené par un animateur-radio puis une équipe d'historiens intervenait pour (je cite l'expression utilisée au sein de l'équipe elle-même) « resituer l'intervention des témoins dans le contexte historique ». Question de cautionner par des abords scientifiques ce que de « pauvres-bougres-du-peuple » avaient seulement le droit d'exprimer si possible dans leur parler-savoureux-et-populaire-local-authentique-et-plein de bon sens, en racontant comment ils se chauffaient ou ce qu'ils avaient l'habitude de manger ».

Non, là j'avoue être passablement de mauvaise foi, et je reconnais qu'elle aurait pu induire une dynamique intéressante, cette idée de faire participer une équipe d'historiens, mais le paternalisme scientifique de ces historiens-là manquait presque chaque fois de me faire grimper aux murs.

Il faut ajouter que leurs interprétations des témoignages avaient quelque chose de très tendancieux. On demandait très strictement au témoin de s'en tenir aux faits, et rien qu'aux faits, mais par des questions qui prenaient des tours tellement précis qu'elles en devenaient obsessionnelles. Et quand on avait extorqué suffisamment d'informations à notre invité, il ne lui restait plus qu'à se taire : seuls les historiens pouvaient, en dernier lieu, détenir l'interprétation finale de cette séquence de vie.

Cela n'appartenait ni au journaliste, ni à l'intéressé lui-même. Il était même franchement mal vu que le témoin émette des considérations d'ordre idéologique, par exemple. Sans doute il était plus payant pour les auditeurs de connaître exactement le déroulement de la journée d'un mineur plutôt que de l'entendre reproduire les formules déjà ra-

bâchées d'un discours traitant de l'exploitation. Mais de là à nier totalement au témoin le droit à un discours propre...

D'autre part, la lecture proposée par les historiens était également tendancieuse, elle opposait la cohérence et l'harmonie de la société ancienne à l'appauvrissement de sens de notre quotidien actuel, selon une rengaine trop simple, voire passablement « réac » dans le plus pur style de l'« Arbre aux Sabots » ou de la « Mère Denis ».

La critique est sans doute fondée, mais l'articulation présent-passé n'était jamais relevée, analysée.

Enfin, l'évocation du folklore passé par ses charmes (réels) voile facilement, quand on n'y prend garde (c'était trop souvent le cas), les aspects moins plaisants des vies d'autrefois.

Enfin, le mariage historiens-professionnels de la radio n'allait pas toujours sans mal. Les historiens, pointilleux, n'entendaient pas qu'on empiète sur leur spécialité. Mais cette surdité, les professionnels de la radio la leur renvoyaient parfois.

Ceci m'amène à évoquer des problèmes d'expression radio. Dans la série des émissions qui mettaient en présence deux générations d'un même métier, on avait observé, après quelque temps de fonctionnement, que seul l'invité âgé s'exprimait, et rarement le jeune. Il me paraissait que si le jeune était taiseux, c'était en partie parce qu'il devinait l'a priori passiste de l'émission.

Il servait finalement de faire valoir à son homologue âgé : car si la description d'un salon de coiffure en 1910 pouvait présenter de l'intérêt, tout le monde était parfaitement censé savoir comment se présente un salon de coiffure aujourd'hui.

Je me rappelle qu'on s'était posé, en réunion, la question de savoir comment éviter cette attitude de « retrait » dans laquelle ce jeune se trouvait confiné.

Un historien participant occasionnel de l'émission avait suggéré de l'agresser carrément pour le faire réagir, en lui rapportant les préjugés et les condamnations qui circulent : « ... mais vous, les jeunes, vous n'aimez plus votre métier, vous préférez le chômage, vous prenez votre travail par dessus la jambe, vous avez perdu tout respect, etc... »

Bien sûr, il ne s'est trouvé personne de l'équipe pour relever cette proposition : trop farfelue et

puis, on n' « insulte » pas les gens sur antenne. Ce serait rompre avec l'ambiance bon-enfant qui gna-gnantisait tous les propos de « La Vie Quotidienne ». Si la morale de l'émission était que les jeunes ont beaucoup à apprendre de leurs aînés (ce qui est vrai), il ne pouvait y avoir de conflits de génération. (Ne parlons même pas de conflits de classe : la misère, oui, on pouvait l'évoquer, comment des historiens pouvaient-ils nier la misère ? Alors finalement, on n'avait plus que ceci à comprendre : « Ah, comme nos aînés ont souffert. »)

L'émission pêchait par son ton conciliant via un (faux) dialogue radiophonique. C'était dommage : par le ton, par la façon dont l'interview était mené, par l'humanisme bon-teint mais un peu facile des historiens, la formule de l'émission prenait des tons trop conventionnels qui neutralisaient en quelque sorte les témoignages les plus intéressants.

Je l'ai dit plus haut : l'émission se poursuit. J'y participe toujours. Il s'agit maintenant d'une version montée ; plus de conversations en direct. Comme je réalise des pré-montages (je « nettoie » les interviews, remet de l'ordre dans les extraits) j'en viens à m'interroger, personnellement, sur les problèmes de censure que je dénonçais si facilement.

Ceci peut paraître idiot : je montais l'interview d'un ouvrier des carrières. Durant toute sa vie il avait extrait les fameuses pierres de Gaubertange. Ce montage m'agaçait, me lassait, je n'y prenais aucun plaisir, parce que notre homme se plaignait sans cesse. Il geignait, sa rancœur transparaissait

entre chaque phrase : « vous, les jeunes, vous ne pouvez pas vous rendre compte ». Le sang lui giclait des mains, l'hiver, ça coulait sur le manche des outils. Et moi, je râlais de l'entendre se plaindre. Parce que c'est vrai qu'il aurait été plus gai de monter une voix chaude, « qui accroche », de rencontrer et d'alterner des séquences pénibles et des séquences qui traduisent un certain plaisir de vivre. Mais voilà, on se calque, tout « naturellement » sur une certaine idée de la radio : « à la radio, les gens sont sympathiques ».

Je ne peux contester que la radio soit une entreprise de séduction. C'est ça que j'aime, d'ailleurs. Mais pourquoi faut-il qu'elle « s'effectue » très souvent sur ce mode édulcorant ?

Monica Glineur

Notes

¹ La RTBF (radio télévision belge de langue française) est sous-divisée en centres régionaux.

Ceux-ci s'attachent en bonne part à l'information régionale, mais aussi à défendre les cultures régionales. C'est dans cette politique qu'il faut inscrire l'émission « La Vie Quotidienne ».

² J'ai pu comprendre qu'elle s'est déjà fait semoncer par la juiverie orthodoxe d'Anvers.

³ En réalisant cet extrait, je me rends compte que ce n'est pas entièrement vrai. Il peut s'agir de personnes autant que de groupes sociaux. Ah, l'abus des généralisations.

⁴ « La mère Denis », éclatante de santé, c'est la vieille lavandière qui, devant son lavoir, nous assure que les machines à laver « Vedette » lavent le linge aussi bien qu'elle.